

LE TARTARO RECONNAISSANT

ET LE SERPENT A SEPT TÊTES.

(CONTE BASQUE.)

De même que beaucoup de ceux qui sont, ont été ou seront en ce monde, il y avait un roi, sa femme et leurs trois fils. Un jour que le roi était allé à la chasse, il rencontra un Tartaro¹ : il l'emmena à son palais, l'enferma dans une écurie, et fit publier à son de trompe que tous ceux de sa cour se réuniraient le lendemain à sa demeure, qu'il leur donnerait un grand dîner, et qu'ensuite il leur montrerait un animal tel qu'ils n'avaient jamais vu son pareil.

Le lendemain, deux des fils du roi jouaient à la balle contre les murailles de l'écurie où était enfermé le Tartaro ; leur balle vint à y tomber, et l'un des enfants dit au Tartaro :

- Renvoyez-moi ma balle, je vous prie.
- Oui, répondit-il, si vous voulez me délivrer.
- Oui, oui, dit l'enfant ; et le Tartaro lui renvoya sa

¹ Le Tartaro ou Tartare est une sorte d'homme fantastique qui a, comme le cyclope antique, un œil au milieu du front. On verra plus loin, dans le conte du *Tartare et des deux soldats*, que de même qu'à Polyphème cet œil lui fut un jour crevé.

balle. Un moment après, elle roula encore dans la prison du Tartaro; l'enfant la lui redemanda et il répondit :

— Si vous voulez me délivrer, je vous la donnerai.

L'enfant dit : « Oui, oui », prit sa balle et sortit. Pour la troisième fois il la lança dans la prison du Tartaro; mais celui-ci déclara qu'il ne la lui rendrait que lorsqu'il serait sorti de sa prison. L'enfant répondit qu'il n'avait pas la clé; le Tartaro lui dit :

— Va trouver ta mère, et dis-lui de te regarder dans l'œil droit, que tu as quelque chose qui t'y fait mal; elle a la clé dans sa poche gauche, et pendant qu'elle sera occupée tu la lui prendras.

L'enfant fit ce que le Tartaro lui avait dit : il prit la clé et le délivra; quand le Tartaro fut sur le point de partir, l'enfant lui dit :

— Que faire maintenant de la clé? je suis perdu.

— Non, répondit le Tartaro; retourne à ta mère, dis-lui que ton œil gauche te fait mal; pendant qu'elle le regardera, tu lui glisseras la clé dans la poche.

Le Tartaro lui dit, toutefois, que bientôt il aurait besoin de lui, mais qu'il n'avait qu'à l'appeler, car le Tartaro serait pour toujours son serviteur.

L'enfant alla reporter la clé; bientôt chacun arriva pour le dîner; lorsque les courtisans furent rassasiés, le roi leur dit de sortir avec lui parce qu'il allait leur montrer la curiosité promise. Ils l'accompagnèrent; mais, en arrivant à l'écurie, le roi vit qu'elle était vide. Qu'on juge de sa colère et de sa honte; il s'écria :

— Je voudrais manger le cœur, à moitié cuit et sans sel, de celui qui a laissé ma bête s'échapper!

Quelque temps après les deux frères eurent dispute en présence de leur mère, et l'un dit à l'autre :

— J'irai raconter à notre père l'affaire du Tartaro.

Quand la mère entendit cela, elle eut peur pour son fils, et lui dit :

— Prends autant d'argent que tu voudras. Et elle lui donna aussi la Fleur-de-lis, en ajoutant : — Par ce signe, tu pourras faire connaître à tout le monde que tu es fils de roi.

Petit-Yorge s'en alla loin, loin, bien loin : il dépensa et gaspilla tout son argent, et il ne savait plus comment faire. Alors il se souvint du Tartaro, et il l'appela aussitôt. Celui-ci vint, et Petit-Yorge lui dit qu'il était bien malheureux, car il n'avait pas un sou vaillant et ne savait que devenir.

Le Tartaro lui dit :

— Après avoir marché encore quelque temps, tu arriveras à une ville. Un roi y habite : tu iras à son palais, et on te prendra comme jardinier. Tu arracheras tout ce qu'il y a dans le jardin, et le lendemain tout y reviendra plus beau qu'auparavant. Il y poussera aussi trois belles fleurs ; tu les porteras aux trois filles du roi, et tu donneras la plus belle à la plus jeune.

Petit-Yorge se mit en route, ainsi que le lui avait dit le Tartaro, et alla demander si l'on avait besoin d'un jardinier : « Oui, certes, lui répondit-on, nous en avons grand besoin. » Il alla au jardin et se mit à arracher les plus beaux choux et les plus beaux poireaux. La plus jeune des filles du roi le vit et vint raconter à son père ce que faisait le jardinier ; le roi lui répondit :

— Laissez-le tranquille, nous verrons ensuite ce qu'il fera.

Et le lendemain il vit des choux et des poireaux plus beaux que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Petit-Yorge porta une fleur à chacune des filles du roi. L'aînée dit :

— J'ai une fleur que le jardinier m'a apportée, et elle n'a pas sa pareille au monde.

La cadette dit qu'elle en avait une aussi, et que jamais personne n'en avait vu de si belle. La plus jeune assura que la sienne était encore plus belle que les leurs, et les autres furent obligées d'en convenir.

La plus jeune des princesses trouvait le jardinier tout à fait à son goût, et chaque jour elle venait lui apporter son dîner. Au bout d'un certain temps elle lui dit :

— Vous devriez m'épouser.

— C'est impossible, répondit le garçon ; le roi ne voudra jamais d'un pareil mariage.

Alors la jeune fille lui dit :

— Bien ! pourtant il m'arrivera quelque chose de pis ; dans huit jours je dois être dévorée par le serpent.

Pendant huit jours elle continua à lui apporter son dîner : le soir du huitième, elle lui dit qu'elle le lui apportait pour la dernière fois, et le jeune homme lui répondit qu'elle le lui apporterait encore et que quelqu'un lui porterait secours.

Le lendemain à huit heures, Petit-Yorge sortit pour appeler le Tartaro et lui raconta ce qui était arrivé. Le Tartaro lui donna un beau cheval, des vêtements superbes et une épée, puis il lui dit d'aller à un certain endroit, d'ouvrir avec son épée la porte d'une voiture qu'il y verrait et de couper deux des têtes du serpent.

Petit-Yorge se rendit à l'endroit désigné ; il vit la jeune dame dans une voiture, et lui dit de lui ouvrir la porte. Elle lui répondit qu'elle ne le pouvait, qu'il y avait sept portes, et elle le supplia de s'en

aller en disant que c'était bien assez qu'une seule personne fût dévorée.

Petit-Yorge ouvrit les portes avec son épée et s'assit à côté de la jeune dame; il lui dit qu'il avait à l'œil quelque chose qui lui faisait mal, et la pria de voir ce que c'était; pendant qu'elle le regardait, il coupa, sans qu'elle s'en aperçût, un morceau de chacune des sept robes qu'elle portait. Au même moment le serpent arriva et il cria :

— Au lieu d'un, j'en aurai trois à manger.

Petit-Yorge sauta sur son cheval et dit :

— Tu ne toucheras à aucun; tu n'auras aucun de nous.

Ils commencèrent à se battre; avec son épée, il coupa une des têtes, le cheval en coupa une autre, avec son pied; et le serpent demanda quartier jusqu'au lendemain. Petit-Yorge prit congé de la jeune dame; celle-ci était bien joyeuse, et elle voulait l'emmener avec elle; mais il répondit qu'il ne le pouvait, parce qu'il avait fait vœu d'aller à Rome; mais, ajouta-t-il, « demain mon frère viendra, et il sera aussi capable de faire quelque chose. »

La jeune dame revint au palais et Petit-Yorge à son jardin; à midi, elle vint lui apporter son dîner et il lui dit :

— Vous voyez que ce que je vous avais prédit est arrivé; il ne vous a pas mangée.

— Non, mais demain il me mangera. Comment pourrait-il en être autrement?

— Non, non! demain vous viendrez encore m'apporter mon dîner; il vous arrivera sans doute quelque secours.

Le lendemain à huit heures, Petit-Yorge appela encore le Tartaro qui lui donna un nouveau cheval, un

habillement différent, et une belle épée. A dix heures Petit-Yorge arriva à l'endroit où était la jeune dame, et il lui commanda d'ouvrir la porte; mais elle lui répondit qu'il lui était impossible d'ouvrir quatorze portes, qu'il ferait mieux de passer son chemin, que c'était assez d'une victime, et qu'elle était peinée de le voir rester là. Mais aussitôt que Petit-Yorge eut touché les quatorze portes avec son épée, elles s'ouvrirent; il s'assit à côté de la jeune dame, et lui dit de regarder derrière son oreille parce qu'il y avait mal. Pendant ce temps il coupa un morceau de chacune des quatorze robes que portait la princesse. Aussitôt le serpent arriva, disant d'un air joyeux :

— Je n'en mangerai pas seulement un, j'en mangerai trois.

— Pas même un seul! répondit Petit-Yorge.

Il sauta sur son cheval et le combat commença. Le serpent faisait de terribles bonds, et la lutte fut longue; mais, à la fin, Petit-Yorge fut vainqueur. Il coupa une des têtes, le cheval en coupa une autre avec son pied. Le serpent demanda quartier jusqu'au lendemain; Petit-Yorge le lui accorda et le serpent s'en alla.

La jeune dame voulait emmener le jeune homme au palais pour le présenter à son père, mais il ne voulut point y consentir. Il lui dit qu'il devait aller à Rome, et qu'il était obligé de se remettre en route dès aujourd'hui, qu'il avait fait un vœu; mais que le lendemain, il enverrait son cousin, un homme hardi, et qui n'avait peur de rien.

La jeune dame revint au palais de son père et Petit-Yorge à son jardin; le roi était bien joyeux; mais il ne comprenait rien à toute cette aventure. La jeune dame vint apporter le diner du jardinier qui lui dit :

— Vous voyez que vous êtes encore revenue aujour-

d'hui : je vous l'avais bien dit ; et demain vous reviendrez encore.

— J'en serai bien aise, répondit la princesse.

Le lendemain matin Petit-Yorge sortit à huit heures pour appeler le Tartaro ; il lui dit qu'il restait encore trois têtes au serpent, et que pour les couper il avait besoin de toute son aide. Le Tartaro lui répondit :

— Sois tranquille, sois tranquille ; tu le vaincras.

Il lui donna un nouvel habit, plus beau que les autres, un cheval plus vigoureux, un chien terrible, une épée et une bouteille d'eau de senteur, puis il lui dit :

— Le serpent va te crier : « Ah ! si j'avais une étincelle entre ma tête et ma queue, comme je te brûlerais, toi, ta dame, ton cheval et ton chien ! » Et toi, tu lui répondras alors : « Moi, si je pouvais respirer l'eau de senteur, je couperais une de tes têtes, le cheval l'autre et le chien la troisième. » Tu donneras cette bouteille à la jeune dame qui la cachera dans son sein, et au moment où tu diras ces paroles, elle en jettera quelques gouttes sur ta tête, sur ton cheval et sur le chien.

Le jeune homme se mit en route sans peur, parce que le Tartaro l'avait rempli de confiance. Il arriva à la voiture, et la jeune dame lui dit :

— Où allez-vous ? bientôt le serpent va venir : c'est bien assez qu'il me mange toute seule.

Il lui répondit : « Ouvrez la porte. »

Elle lui dit que c'était impossible, et qu'il y avait vingt et une portes au carrosse. Il les toucha avec son épée, et elles s'ouvrirent d'elles-mêmes. Alors il lui dit en lui remettant la bouteille :

— Quand le serpent dira : « Si j'avais une étincelle entre ma tête et ma queue, je te brûlerais ! » je lui répondrai : « Et moi si j'avais sur le nez une goutte

d'eau de senteur..., » alors vous prendrez la bouteille, et, à l'instant, vous en répandrez quelques gouttes sur moi.

Il la pria de regarder dans son oreille, et pendant qu'elle y jetait les yeux, il coupa un morceau de chacune des vingt et une robes dont la princesse était revêtue. Au même moment, le serpent arriva, en disant avec joie :

— Au lieu d'un seul, j'en aurai quatre à manger.

Le jeune homme lui répondit :

— A aucun prix, vous ne toucherez l'un de nous.

Il sauta sur son cheval plein d'ardeur, et ils se battirent avec plus d'acharnement que jamais. Le cheval sautait aussi haut qu'une maison, et le serpent en colère s'écria :

— Si j'avais une étincelle de feu entre ma tête et ma queue, je te brûlerais, toi, ta dame, ce cheval et ce terrible chien.

Le jeune homme répondit :

— Et moi, si j'avais sur le nez une goutte de l'eau de senteur, je te couperais une de tes têtes, le cheval l'autre et le chien la troisième.

Au moment où il parlait ainsi, la jeune dame se leva, ouvrit la bouteille, et avec beaucoup d'adresse, jeta l'eau juste à l'endroit désigné. Le jeune homme coupa une tête avec son épée, le cheval en coupa une autre et le chien la troisième; et c'est ainsi qu'ils vinrent à bout du serpent. Le jeune homme ramassa les sept langues et laissa là les têtes. Qu'on juge de la joie de la jeune dame! Elle voulait, disait-elle, retourner tout de suite chez son père avec son sauveur, afin que son père pût aussi le remercier, puisqu'il lui devait la vie de sa fille. Mais le jeune homme répondit que cela lui était tout à fait impos-

sible, parce qu'il fallait qu'il se trouvât à Rome avec son cousin pour accomplir le vœu qu'ils avaient fait ; mais il promit que tous les trois, à leur retour, se présenteraient au palais du roi.

La jeune dame était contrariée ; toutefois, elle alla sans perdre de temps raconter à son père ce qui était arrivé. Celui-ci fut très joyeux d'apprendre que le serpent était désormais détruit, et il fit publier dans tout le pays que celui qui avait tué le monstre pouvait se présenter avec des preuves à l'appui.

La jeune dame vint ce jour-là porter le dîner au jardinier. Il lui dit :

— Ne vous avais-je pas dit la vérité en assurant que vous ne seriez pas dévorée ? Sans doute quelqu'un a tué le serpent.

Elle lui raconta comment cela s'était passé.

Mais, hélas ! quelques jours après, se présenta un noir charbonnier qui assura que c'était lui qui avait tué le serpent et qui venait pour réclamer la récompense. Lorsque la jeune dame le vit, elle s'écria que sûrement ce n'était pas lui, que son libérateur était un beau gentilhomme à cheval, et non un vilain homme tel que lui. Le charbonnier montra les têtes du serpent, et le roi dit qu'en vérité ce devait être l'homme qui l'avait tué, et il ordonna à sa fille de l'épouser. Elle répondit qu'elle ne le voulait pas ; mais son père voulut l'y forcer en disant qu'aucun autre homme ne s'était présenté. Mais, comme sa fille ne consentait pas au mariage, pour gagner du temps, le roi fit publier dans tout le pays que celui qui avait tué le serpent devait être capable d'accomplir un autre exploit semblable ; qu'à un jour fixé, tous les jeunes gens se rassembleraient, qu'on attacherait à une cloche une bague de diamant, et que celui qui, passant au-dessous, en-

tilerait son épée à travers la bague, aurait certainement sa fille.

Au jour fixé, il arriva de tous côtés des jeunes gens. Notre Petit-Yorge appela le Tartaro, lui raconta ce qui se passait et lui dit qu'il avait encore besoin de lui. Le Tartaro lui donna un beau cheval, un habit superbe et une épée splendide. Petit-Yorge, ainsi équipé, vint se placer parmi les autres et se tint prêt. La jeune dame le reconnut aussitôt, et le dit à son père. Il eut la bonne fortune de prendre la bague au bout de son épée; mais il ne s'arrêta pas là, et se mit à fuir de toute la vitesse de son cheval. Le roi et sa fille étaient à leur balcon et regardaient tous ces gentilshommes; ils virent que le vainqueur s'en allait, elle dit à son père :

— Papa, appelle-le !

Son père lui répondit d'un ton courroucé :

— S'il s'en va, c'est sans doute qu'il ne désire pas t'épouser.

Et il lui jeta sa lance. Le jeune homme fut atteint à la jambe, mais il continua à s'enfuir. Vous pouvez vous imaginer quel chagrin avait la jeune dame.

Le lendemain, quand elle vint porter le dîner à son jardinier, elle s'aperçut qu'il avait la jambe enveloppée d'un bandage, et elle lui demanda ce qu'il avait.

Elle commençait à se douter de quelque chose, et elle vint dire à son père, que le jardinier avait la jambe enveloppée et qu'il fallait lui demander pourquoi; car il lui avait répondu que ce n'était rien.

Le roi n'avait pas envie de s'en informer, et il lui dit qu'elle ferait bien de laisser le jardinier tranquille; mais pour plaire à sa fille, il dit qu'il irait lui parler. Il y alla et dit au jardinier : « Qu'avez-vous ? » Celui-ci répondit qu'il s'était enfoncé une épine noire dans

la jambe. Mais le roi se mit en colère, et dit qu'il n'y avait pas une seule épine noire dans tout son jardin, et qu'il voulait savoir ce qu'il avait.

Sa fille lui dit :

— Demandez-lui de nous montrer son mal.

Le jardinier découvrit sa jambe et ils furent étonnés de voir que le dard était encore dans la plaie. Le roi ne savait trop ce que penser de tout cela ; ce jardinier l'avait trompé, et il était forcé de lui donner sa fille. Mais Petit-Yorge, découvrant sa poitrine, montra la fleur-de-lis qui y était gravée. Le roi ne savait que dire ; mais la princesse s'écria :

— C'est lui mon sauveur, et je n'aurai point d'autre mari que lui.

Petit-Yorge demanda au roi d'envoyer chercher cinq tailleurs, les meilleurs de la ville, et cinq bouchers.

Le roi y consentit, et quand ils furent venus, Petit-Yorge demanda aux tailleurs si jamais ils avaient fait des habits neufs auxquels manquait un morceau, et lorsqu'ils eurent répondu non, il compta les morceaux, et les remit aux tailleurs en leur demandant si c'était comme cela qu'ils avaient livré les vêtements de la princesse.

— Certainement non, répondirent-ils.

Il se tourna alors vers les bouchers et leur demanda si jamais ils avaient tué des bêtes sans langue ? — Non, répondirent-ils. Il leur dit alors de regarder dans les têtes du serpent, et ils virent qu'il n'y avait point de langues dans les bouches ; alors il montra les langues qu'il avait coupées.

Après avoir vu tout cela, le roi n'avait plus rien à dire, et il donna sa fille à Petit-Yorge. Celui-ci le pria d'inviter son père au mariage, mais en lui disant que c'était de la part du père de la jeune fille, et il recom-

manda de lui servir au repas un cœur de mouton, à moitié cuit et sans sel. On fit un grand festin, et l'on plaça ce cœur devant le père de Petit-Yorge. On le laissa le découper lui-même, et il en fut très offensé. Alors son fils lui dit :

— Je m'y attendais ; et il ajouta : « Ah ! mon pauvre père, avez-vous oublié ce que vous avez dit jadis, que vous vouliez manger à moitié cuit et sans sel le cœur de celui qui avait laissé le Tartaro s'échapper ? Ceci n'est pas mon cœur, mais celui d'un mouton. Je vous l'ai fait servir pour vous rappeler ce que vous aviez dit, et me faire reconnaître à vous. »

Ils s'embrassèrent, puis ils se dirent l'un à l'autre tout ce qui leur était arrivé, et Petit-Yorge raconta tous les services que le Tartaro lui avait rendus. Son père retourna très heureux chez lui, et Petit-Yorge vécut très heureusement dans le palais du roi avec sa jeune femme, et ils ne manquèrent jamais de rien, parce qu'ils avaient toujours le Tartaro à leur service.

Traduit de W. WEBSTER. *Basque Legends.*

he descended to the valley, and drank up all the streams from Gavarnie to Pierrefitte. Then, in his last convulsion, he threw himself back upon the mountain side and expired; his head rested in a deep hollow; as the fire within him slowly cooled, the water he had swallowed poured out of his mouth, and formed the present Lac d'Isabit. In M. Cerquand's legend of the Dragon d'Alçay, the red-hot iron is replaced by "a cow's skin full of gunpowder." In all the Basque legends of this class the hero dies.

But these legends differ widely from the following tales; there is in them no princess to be rescued, no charcoal-burner, no marriage, or any other wonders. Were it not for their still closer resemblance to the Gaelic tales, we should suspect the following legends to be simply translations of some French legend of St. George. As we remarked before, like the Deccan cobras, the Heren-Suge is always seven-headed. It is strange, too, to notice that the princess always behaves in the same chivalrous way. "One is enough to die." The union, too, of Tartaro and Heren-Suge in the same tale is curious.

THE GRATEFUL TARTARO AND THE HEREN-SUGE.

LIKE many of us who are, have been, and shall be in the world, there was a king, and his wife, and three sons. The king went out hunting one day, and caught a Tartaro. He brings him home, and shuts him up in prison in a stable, and proclaims, by sound of trumpet, that all his court should meet the next day at his house, that he would give them a grand dinner, and afterwards would show them an animal such as they had never seen before.

The next day the two sons of the king were playing at ball against (the wall of) the stable where the Tartaro was confined, and the ball went into the stable. One of the boys goes and asks the Tartaro—

"Throw me back my ball, I beg you."

He says to him, "Yes, if you will deliver me."

He replies, "Yes, yes," and he threw him the ball.

A moment after, the ball goes again to the Tartaro. He asks for it again; and the Tartaro says:

"If you will deliver me, I will give it you."

The boy says, "Yes, yes," takes his ball, and goes off.

The ball goes there for the third time, but the Tartaro will not give it before he is let out. The boy says that he has not the key. The Tartaro says to him:

"Go to your mother, and tell her to look in your right ear, because something hurts you there. Your mother will have the key in her left pocket, and take it out."

The boy goes, and does as the Tartaro had told him. He takes the key from his mother, and delivers the Tartaro. When he was letting him go, he said to him:

"What shall I do with the key now? I am undone."

The Tartaro says to him:

"Go again to your mother, and tell her that your left ear hurts you, and ask her to look, and you will slip the key into her pocket."

The Tartaro tells him, too, that he will soon have need of him, and that he will only have to call him, and he will be his servant for ever.

He puts the key back; and everyone came to the dinner. When they had eaten well, the king said to them that they must go and see this curious thing. He takes them all with him. When they are come to the stable, he finds it empty. Judge of the anger of this king, and of his shame. He said:

"I should like to eat the heart, half cooked, and without salt, of him who has let my beast go."

Some time afterwards the two brothers quarreled in presence of their mother, and one said to the other:

"I will tell our father about the affair of the Tartaro."

When the mother heard that, she was afraid for her son, and said to him:

"Take as much money as you wish."

And she gave him the Fleur-de-lis.* "By this you will be known everywhere as the son of a king."

Petit Yorge† goes off, then, far, far, far away. He spends and squanders all his money, and does not know what to do more. He remembers the Tartaro, and calls him directly. He comes, and Petit Yorge tells him all his misfortunes; that he has not a penny left, and that he does not know what will become of him. The Tartaro says to him:

"When you have gone a short way from here you will come to a city. A king lives there. You will go to his house, and they will take you as gardener. You will pull up everything that there is in the garden, and the next day everything will come up more beautiful than before. Also, three beautiful flowers will spring up, and you will carry them to the three daughters of the king, and you will give the most beautiful to the youngest daughter."‡

He goes off, then, as he had told him, and he asks them if they want a gardener. They say, "Yes, indeed, very much." He goes to the garden, and pulls up the fine cabbages, and the beautiful leeks as well. The youngest of the king's daughters sees him, and she tells it to her father, and her father says to her:

"Let him alone, we will see what he will do afterwards." And, indeed, the next day he sees cabbages and leeks such as he had never seen before. Petit Yorge takes a flower to each of the young ladies. The eldest said:

"I have a flower that the gardener has brought me, which has not its equal in the world."

And the second says that she has one, too, and that no one has ever seen one so beautiful. And the youngest said that hers was still more beautiful than theirs, and the others

* This Fleur-de-lys was supposed by our narrator to be some mark tattooed or impressed upon the breast of all kings' sons.

† This, of course, is "Little George," and makes one suspect that the whole tale is borrowed from the French; though it is just possible that only the names, and some of the incidents, may be.

‡ Cf. "Ezkabi Fidel," 112, below.

confess it, too. The youngest of the young ladies found the gardener very much to her taste. Every day she used to bring him his dinner. After a certain time she said to him,

“ You must marry me.”

The lad says to her,

“ That is impossible. The king would not like such a marriage.”

The young girl says, too,

“ Well, indeed, it is hardly worth while. In eight days I shall be eaten by the serpent.”

For eight days she brought him his dinner again. In the evening she tells him that it is for the last time that she brought it. The young man tells her, “ No,” that she will bring it again; that somebody will help her.

The next day Petit Yorge goes off at eight o'clock to call the Tartaro. He tells him what has happened. The Tartaro gives him a fine horse, a handsome dress, and a sword, and tells him to go to such a spot, and to open the carriage door with his sword, and that he will cut off two of the serpent's heads. Petit Yorge goes off to the said spot. He finds the young lady in the carriage. He bids her open the door. The young lady says that she cannot open it—that there are seven doors, and that he had better go away; that it is enough for one person to be eaten.

Petit Yorge opens the doors with his sword, and sat down by the young lady's side. He tells her that he has hurt his ear, and asks her to look at it;* and at the same time he cuts off seven pieces of the seven robes which she wore, without the young lady seeing him. At the same instant comes the serpent, and says to him,

“ Instead of one, I shall have three to eat.”

Petit Yorge leaps on his horse, and says to him,

* In Campbell's “ Tale of the Sea-Maiden,” instead of looking in his ear, the king's daughter put one of her earrings in his ear, the last two days, in order to wake him; and it is by these earrings and her ring that she recognises him afterwards, instead of by the pieces of dress and the serpent's tongues.

"You will not touch one; you shall not have one of us."

And they begin to fight. With his sword he cuts off one head, and the horse with his feet another;* and the serpent asks quarter till the next day. Petit Yorge leaves the young lady there. The young lady is full of joy; she wishes to take the young man home with her. He will not go by any means (he says); that he cannot; that he has made a vow to go to Rome; but he tells her that "to-morrow my brother will come, and he will be able to do something, too." The young lady goes home, and Petit Yorge to his garden. At noon she comes to him with the dinner, and Petit Yorge says to her,

"You see that it has really happened as I told you—he has not eaten you."

"No, but to-morrow he will eat me. How can it be otherwise?"

"No, no! To-morrow you will bring me my dinner again. Some help will come to you."

The next day Petit Yorge goes off at eight o'clock to the Tartaro, who gives him a new horse, a different dress, and a fine sword. At ten o'clock he arrives where the young lady is. He bids her open the door. But she says to him that she cannot in any way open fourteen doors; she is there, and that she cannot open them, and he should go away; that it is enough for one to be eaten; that she is grieved to see him there. As soon as he has touched them with his sword, the fourteen doors fly open. He sits down by the side of the young lady, and tells her to look behind his ear, for it hurts him. At the same time he cuts off fourteen bits of the fourteen dresses she was wearing. As

* Campbell, Vol. I., lxxxvii., 8, has some most valuable remarks on the Keltic Legends, showing the Kelts to be a horse-loving, and not a seafaring race—a race of hunters and herdsmen, not of sailors. The contrary is the case with these Basque tales. The reader will observe that the ships do nothing extraordinary, while the horses behave as no horse ever did. It is *vice versa* in the Gaelic Tales, even when the legends are identical in many particulars.

soon as he had done that, the serpent comes, saying joyfully,

“I shall eat not one, but three.”

Petit Yorge says to him, “Not even one of us.”

He leaps on his horse, and begins to fight with the serpent. The serpent makes some terrible bounds. After having fought a long time, at last Petit Yorge is the conqueror. He cuts off one head, and the horse another with his foot. The serpent begs quarter till the next day. Petit Yorge grants it, and the serpent goes away.

The young lady wishes to take the young man home, to show him to her father; but he will not go by any means. He tells her that he must go to Rome, and set off that very day; that he has made a vow, but that to-morrow he will send his cousin, who is very bold, and is afraid of nothing.

The young lady goes to her father's, Petit Yorge to his garden. Her father is delighted, and cannot comprehend it at all. The young lady goes again with the dinner. The gardener says to her,

“You see you have come again to-day, as I told you. To-morrow you will come again, just the same.”

“I should be very glad of it.”

On the morrow Petit Yorge went off at eight o'clock to the Tartaro. He said to him that the serpent had still three heads to be cut off, and that he had still need of all his help. The Tartaro said to him,

“Keep quiet, keep quiet; you will conquer him.”

He gives him a new dress, finer than the others, a more spirited horse, a terrible dog,* a sword, and a bottle of good scented water.† He said to him,

“The serpent will say to you, ‘Ah! if I had a spark between my head and my tail, how I would burn you and your lady, and your horse and your dog.’ And you, you will say to him then, ‘I, if I had the good-scented water to

* The three days' fight, and the dog, appear in Campbell's "Tale of the Sea-Maiden," Vol. I., pp. 77-79.

† The Basque word usually means "Eau de Cologne."

smell, I would cut off a head from thee, the horse another, and the dog another.' You will give this bottle to the young lady, who will place it in her bosom, and, at the very moment you shall say that, she must throw some in your face, and on the horse and on the dog as well."

He goes off then without fear, because the Tartaro had given him this assurance. He comes then to the carriage. The young lady says to him,

"Where are you going? The serpent will be here directly. It is enough if he eats me."

He says to her, "Open the door."

She tells him that it is impossible; that there are twenty-one doors. This young man touches them with his sword, and they open of themselves. This young man says to her, giving her the bottle,

"When the serpent shall say, 'If I had a spark between my head and my tail, I would burn you,' I shall say to him, 'If I had a drop of the good-scented water under my nose;' you will take the bottle, and throw some over me in a moment."

He then makes her look into his ear, and, while she is looking, he cuts off twenty-one pieces from her twenty-one dresses that she was wearing. At the same moment comes the serpent, saying, with joy,

"Instead of one, I shall have four to eat."

The young man said to him,

"And you shall not touch one of us, at any rate."

He leaps on his spirited horse, and they fight more fiercely than ever. The horse leaped as high as a house, and the serpent, in a rage, says to him,

"If I had a spark of fire between my tail and my head, I would burn you and your lady, and this horse and this terrible dog."

The young man says,

"I, if I had the good-scented water under my nose, I would cut off one of your heads, and the horse another, and the dog another."

As he said that, the young lady jumps up, opens the bottle, and very cleverly throws the water just where it was wanted. The young man cuts off a head with his sword, his horse another, and the dog another; and thus they make an end of the serpent. This young man takes the seven tongues with him, and throws away the heads. Judge of the joy of this young lady. She wanted to go straight to her father with her preserver (she says), that her father must thank him too; that he owes his daughter to him. But the young man says to her that it is altogether impossible for him; that he must go and meet his cousin at Rome; that they have made a vow, and that, on their return, all three will come to her father's house.

The young lady is vexed, but she goes off without losing time to tell her father what has happened. The father is very glad that the serpent was utterly destroyed; and he proclaims in all the country that he who has killed the serpent should come forward with the proofs of it.

The young lady goes again with the dinner to the gardener. He says to her,

“I told you true, then, that you would not be eaten? Something has, then, killed the serpent?”

She relates to him what had taken place.

But, lo! some days afterwards there appeared a black charcoal-burner, who said that he had killed the serpent, and was come to claim the reward. When the young lady saw the charcoal-burner, she said immediately, that most certainly it was not he; that it was a fine gentleman, on horseback, and not a pest of a man like him. The charcoal-burner shows the heads of the serpent; and the king says that, in truth, this must be the man. The king had only one word to say, she *must* marry him. The young lady says, she will not at all; and the father began to compel her, (saying) that no other man came forward. But, as the daughter would not consent, to make a delay, the king proclaims in all the country, that he who killed the serpent would be capable of doing something else, too, and that, on

such a day, all the young men should assemble, that he would hang a diamond ring from a bell, and that whosoever riding under it should pierce the ring with his sword, should certainly have his daughter.*

From all sides arrive the young men. Our Petit Yorge goes off to the Tartaro, and tells him what has happened, and that he has again need of him. The Tartaro gives him a handsome horse, a superb dress, and a splendid sword. Equipped thus, Petit Yorge goes with the others. He gets ready. The young lady recognizes him immediately, and says so to her father. He has the good luck to carry off the ring on his sword; but he does not stop at all, but goes off galloping as hard as his horse can go. The king and his daughter were in a balcony, looking on at all these gentlemen. They saw that he still went on. The young lady says to her father:

“Papa, call him!”

The father says to her, in an angry tone,

“He is going off, because apparently he has no desire to have you.” And he hurls his lance at him. It strikes him on the leg. He still rides on. You can well imagine what chagrin for the young lady.

The next day she goes with the gardener's dinner. She sees him with his leg bandaged. She asks him what it is.

The young lady begins to suspect something, and goes to tell to her father how the gardener had his leg tied up, and that he must go and ask him what is the matter. That he had told her that it was nothing.

* This is a much better game than the ordinary one of tilting at a ring with a lance, and is a much more severe test of horsemanship. The ring, an ordinary lady's ring, is suspended by a thread from a cross-bar, at such a height that a man can just reach it by standing in his stirrups. Whoever, starting from a given point, can put a porcupine's quill, or a small reed, through the ring, and thus carry it off at a hand-gallop, becomes possessor of the ring. We have seen this game played at Monte Video, in South America; and even the Guachos considered it a test of good horsemanship. Formerly, it seems, the ring was suspended from the tongue of a bell, which would be set ringing when the ring was carried away. The sword, of course, was the finest rapier.

The king did not want to go, (and said) that she must get it out of the gardener; but to please his daughter, he says he will go there. He goes then, and asks him, "What is the matter?" He tells him that a blackthorn has run into him. The king gets angry, and says "that there is not a blackthorn in all his garden, and that he is telling him a lie."

The daughter says to him,
"Tell him to show it us."

He shows it to them, and they are astonished to see that the lance is still there. The king did not know what to think of it all. This gardener has deceived him, and he must give him his daughter. But Petit Yorge, uncovering his bosom, shows the "fleur-de-lis" there. The king did not know what to say; but the daughter said to him,

"This is my preserver, and I will marry no one else than him."

Petit Yorge asks the king to send for five dressmakers, the best in the town, and five butchers. The king sends for them.

Petit Yorge asks the dressmakers if they have ever made any new dresses which had a piece out; and on the dressmakers saying "No," he counts out the pieces and gives them to the dressmakers, asking if it was like that that they had given the dresses to the princess. They say, "*Certainly not.*"

He goes, then, to the butchers, and asks them, if they have ever killed animals without tongues? They say, "No!" He tells them, then, to look in the heads of the serpent. They see that the tongues are not there, and then he takes out the tongues he has.

The king, having seen all that, has nothing more to say. He gives him his daughter. Petit Yorge says to him, that he must invite his father to the wedding, but on the part of the young lady's father; and that they must serve him up at dinner a sheep's heart, half cooked, and without salt. They make a great feast, and place this heart before this

father. They make him carve it himself, and he is very indignant at that. The son then says to him :

"I expected that;" and he adds, "Ah! my poor father, have you forgotten how you said that you wished to eat the heart, half cooked, and without salt, of him who let the Tartaro go? That is not my heart, but a sheep's heart. I have done this to recal to your memory what you said, and to make you recognize me."

They embrace each other, and tell each other all their news, and what services the Tartaro had done him. The father returned happy to his house, and Petit Yorge lived very happily with his young lady at the king's house; and they wanted nothing, because they had always the Tartaro at their service.

LAURENTINE.

In a variation of the above tale, from the narration of Mariño Amyot, of St. Jean Pied de Port, the young prince, as a herdsman, kills with a hammer successively three Tartaros who play at cards with him; he then finds in their house all their riches and horses, barrels full of gold and silver, etc., and also three "*olano*," which is described as an animal who serves the Tartaro, like a dog, but much larger and more terrible, but also more intelligent and able to do any message. He kills the serpent with the aid of the "*olanos*," and the princess helps by striking the serpent's tail with a sword,* instead of sprinkling the "sweet-scented water." The "*olano*" then steals dishes off the king's table for the prince. The charcoal-burner comes; but at last the prince shows the tongues and pieces of dress, and all ends happily, except for the charcoal-burner, who is placed on the top of seven barrels of powder, and fire is applied beneath, and then nobody sees him any more.

* One of those present here interrupted the reciter—"What did she hit the serpent on the *tail* for?" "Why, to kill him, of course," was the reply; "ask Mr. Webster if serpents are not killed by hitting them on the tail?"